

La photo a bonne école

Le métier fait toujours rêver. Les candidats affluent dans les écoles dont la prestigieuse arlésienne et Louis-Lumière. Tour d'horizon des formations françaises.

par Sarah Petitbon



« J'étais sûre de vouloir travailler dans l'image, mais je ne savais pas exactement où, raconte Nadège Abadie, photographe de 25 ans, récemment diplômée de l'École nationale supérieure Louis-Lumière. Faire une école m'a permis de trouver ma voie. »

Qu'elles soient publiques ou privées, qu'elles coûtent 600 ou 18 000 euros par an, qu'elles accueillent des étudiants à la sortie du lycée ou à bac +3, toutes les formations ont pris en compte les mutations du métier de photographe, liées à l'arrivée du numérique. La plupart préparent aussi bien à la prise de vue qu'aux professions « périphériques » de la photographie, dont le champ ne

cesse de s'étendre. Chaque année, ils sont environ 400 – dont de plus en plus de femmes – à sortir de la quinzaine d'écoles spécialisées.

Côté prise de vue, toutes forment à la photographie de studio. Une fois les techniques de base acquises, les étudiants apprennent à construire et à organiser une image, à maîtriser la lumière naturelle ou artificielle et à préparer un plateau. En sortant de l'école des Gobelins [Paris], de Spéos Paris Photographic Institute [Paris], du Centre Iris [Paris] de l'ETPA [Toulouse], d'Icart-Photo [Paris] ou de l'Efet [Paris], les jeunes professionnels, rompus au portrait ou à la nature morte, pourront se diriger vers la

publicité, l'édition, l'industrie, la communication ou la mode. D'autres établissements privilégient un enseignement plus artistique. C'est le cas de la célèbre École nationale supérieure de la photographie d'Arles [ENSP]. Sa mission : former des photographes-auteurs. Une spécificité qui lui a valu d'être mise à l'honneur, l'été dernier, lors des Rencontres. Si la plupart des étudiants qui l'intègrent sortent d'une formation artistique, elle accueille également des élèves venus d'horizons aussi divers que la médecine, les sciences ou les mathématiques. Seule obligation avant de passer le concours d'entrée très sélectif, justifier de deux années d'études après

NADÈGE ABADIE Paris, décembre 2011

« J'accorde de l'importance à la parole des gens que je photographie. Cela tient à ma formation littéraire », explique la jeune diplômée de Louis-Lumière

le bac. « La plupart des étudiants qui arrivent chez nous ont une formation plus poussée, de niveau licence ou master, reconnaît Rémy Fenzy, le directeur de l'ENSP. Ce qui compte, ce ne sont pas les compétences techniques du candidat mais la perception qu'il a du monde qui l'entoure et sa manière de le traduire visuellement. Nous cherchons avant tout des jeunes gens sachant penser et se définir par rapport à leur environnement. Ce qui requiert de la

maturité. » Malgré les bouleversements liés à l'arrivée du numérique, l'établissement accorde toujours une large place à l'argentique. « Revenir à ces fondamentaux aide nos étudiants à aborder différemment la photographie, poursuit Rémy Fenzy. Ils prennent conscience qu'ils doivent s'adapter au rythme des saisons, aux déplacements du soleil et de la lumière. Cela permet de comprendre à quel point le numérique peut uniformiser le réel. Et puis l'argentique continue à être bien supérieur en termes de qualité. » Tout comme Spéos, les Arts-Déco et Louis-Lumière, l'ENSP délivre un diplôme de niveau 1 enregistré au Répertoire national des certifications professionnelles, comparable à un master. A la sortie, les « Arlésiens » empruntent diverses voies. Certains choisissent une carrière artistique, d'autres se lancent dans la presse comme iconographe ou travaillent dans des musées comme conseillers pour le développement des fonds photographiques.

Autre piste à suivre pour se lancer vers la photographie d'auteur : les départements photo des écoles d'art françaises. Les Beaux-Arts de Paris, le cursus Arts plastiques de Paris VIII, la Villa Arson à Nice ou l'École nationale supérieure des arts décoratifs [Paris] privilègent, de leurs côtés, des études fondées sur une approche interdisciplinaire de la photographie – aux Arts-Déco, la formation mêle photo et vidéo – accordant une large place à la créativité et à l'expérimentation.

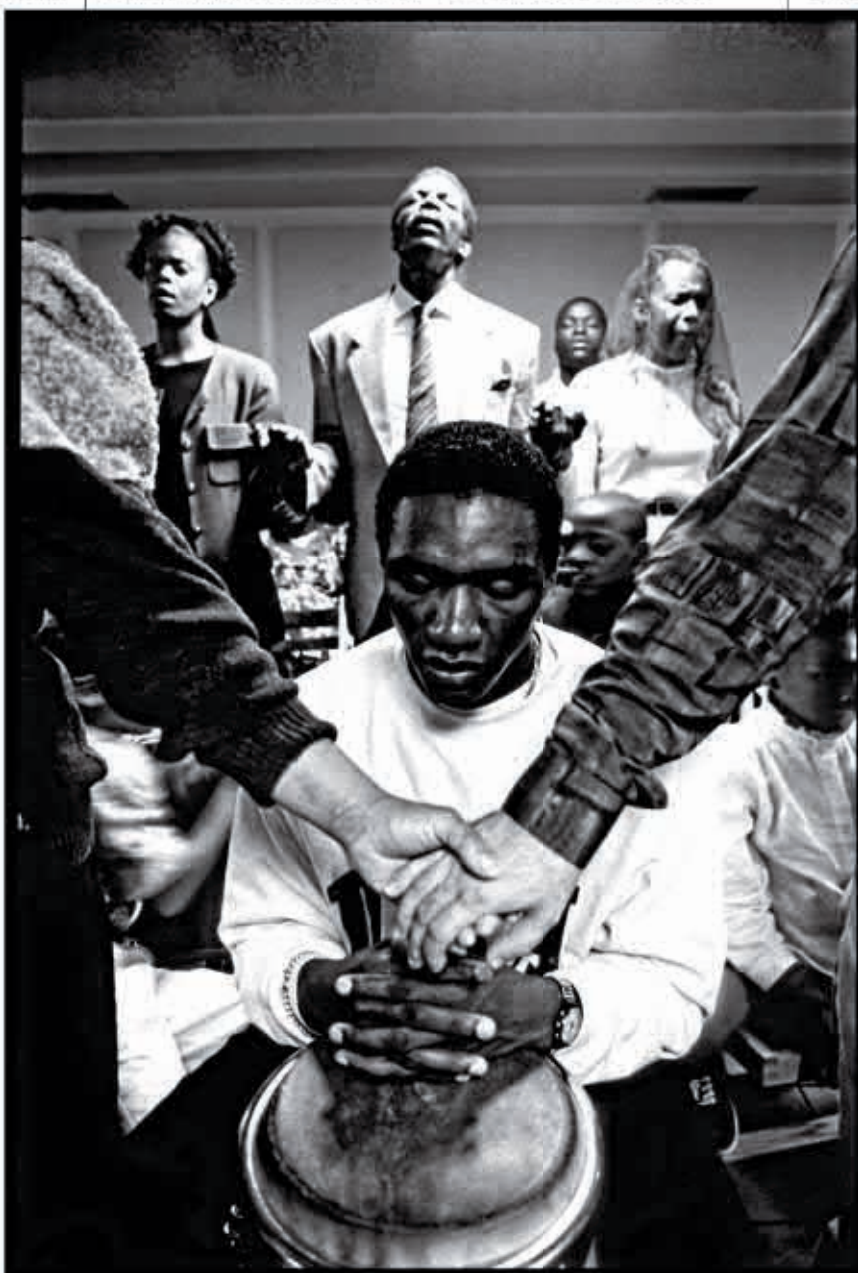
Très peu d'écoles, en revanche, se consacrent à un autre prestigieux domaine d'exercice de la photo : le photojournalisme. Un paradoxe dans un pays qui a contribué à écrire les plus belles heures de la

financer individuellement leur cursus. Loin du fantasme du photoreporter à la veste multipoche, l'école s'attache à former des iconographes et des journalistes de terrain capables de s'adapter aux nouvelles

faut-il avoir des droits ouverts à la formation ou de l'argent de côté (près de 10 000 euros).

En dix ans, le nombre de photographes encartés auprès de la Commission de la carte d'identité des journalistes est passé de 1 438 à 933. Désormais quantité de professionnels ne tirent plus la majorité de leurs revenus des entreprises de presse. Malgré tout, les écoles privées « généralistes » telles que Spéos, Icart-Photo ou le Centre Iris, intègrent dans leurs cursus des spécialisations en reportage et photojournalisme. Kate Berry-Millett, 24 ans, est venue des États-Unis pour étudier à Spéos. L'école, très internationale, dispense la plupart de ses cours en anglais. Un atout pour ces futurs professionnels, sur un marché du travail de plus en plus concurrentiel. « Travailler avec des étudiants du monde entier m'a permis de réaliser à quel point le métier de photographe était aujourd'hui mondialisé. J'ai l'impression qu'en sortant, je pourrai travailler n'importe où. »

Pour combler l'absence de formation publique, l'université de Perpignan s'appête à ouvrir un diplôme universitaire de « photojournalisme et écritures transmédiées ». Cette nouvelle filière d'un an accueillera, dès octobre prochain, une vingtaine d'étudiants de niveau bac +2. « Elle sera tournée vers les nouvelles écritures Internet et vers une approche très pratique du métier, explique Wilfrid Estève, photographe et responsable pédagogique avec Eric Sinatora. Être photojournaliste >>>



WILFRID ESTÈVE Sarcelles, 1995

« A l'EMI-CDF, on nous faisait travailler exclusivement en couleur par rapport au marché de la presse. Moi, j'ai fait le choix du noir et blanc. »

photographie de presse. L'EMI-CDF, à Paris, est l'une d'entre elles. Elle accueille, chaque année pendant huit mois, des professionnels en reconversion dans le cadre de la formation continue et des adultes prêts à

contraintes et aux réalités d'un métier précarisé et en perte de vitesse. L'école accorde ainsi une large place à la création d'objets multimédias, manière de valoriser autrement les travaux des photographes. Mais encore

L'université de Perpignan ouvre un nouveau cursus de photojournalisme



>> aujourd'hui, ce n'est pas seulement faire de belles images et avoir de bonnes histoires à raconter, c'est aussi apprendre à en vivre. Et cela passe maintenant par la capacité à décliner et vendre un sujet sur de multiples supports ou monter des dossiers de financement. C'est bien d'avoir des idées, encore faut-il se donner les moyens de les produire ! » Une réalité dont les jeunes n'ont pas toujours conscience au début de leur formation. Philippe Guionie, photographe et enseignant en sémiologie de l'image à l'ETPA de Toulouse, le constate aussi. « Pendant mes cours, j'essaie de bien faire comprendre à nos élèves qu'être photographe, c'est passer 85 % de son temps à monter des dossiers, présenter son travail, le défendre, et 15 % à faire des prises de vue. Lorsqu'on explique ça, nos étudiants tombent des nues. » Pour Samuel Bollendorff, auteur

de nombreux reportages et de webdocumentaires, « l'enjeu d'une école désormais est d'apprendre au photographe à ne plus être uniquement photographe ». D'autant qu'à la sortie, les places sont chères. La prise de vue ne représente plus aujourd'hui que 10 % des emplois proposés aux professionnels. Capucine Granier-Deferre, ancienne d'Icart-Photo, l'a expérimenté à ses dépens. « Faire des photos ne signifie pas gagner sa vie. J'ai passé huit mois à suivre Marine Le Pen durant toute sa campagne électorale et je n'ai pas eu une seule parution. J'ai travaillé à perte. On nous avait prévenus à l'école, mais tant qu'on ne le vit pas, on ne s'en rend pas compte. »

Pour coller aux nouveaux contours de la profession, les écoles ont dû s'adapter. Elles investissent aussi l'immense territoire fluctuant des métiers de la photographie. Les grandes

écoles publiques comme Louis-Lumière et les Gobelins, réputées plus « techniques », forment ainsi aux métiers du laboratoire photo, de la retouche ou encore de la post-production. « On sent bien que chez certains de nos étudiants, il y a un rêve brisé, observe Franck Maindon, coordinateur du département photo de Louis-Lumière. Mais en ayant eu un aperçu des difficultés d'intégration du métier, ils prennent conscience que la plupart d'entre eux ne seront jamais de grands reporters. L'école leur apporte ce réalisme et leur permet de développer une vraie stratégie pour entrer dans le monde de l'image. Cela peut éviter de galérer pendant quatre ou cinq ans avant d'intégrer le milieu. »

Outre un gain de temps, les formations offrent un espace de liberté où les étudiants ont toute latitude pour expérimenter, réfléchir à leur pratique et aiguïser leur regard. Des habitudes

de travail qui peuvent faire la différence sur le terrain. « Mes photos de presse sont nourries des références artistiques que j'ai acquises à l'école d'Arles, reconnaît Sébastien Calvet qui suit l'actualité politique pour "Libération". Sur des sujets "surphotographiés", j'arrive à trouver des stratagèmes graphiques qui me permettent de faire des images différentes. » Et de répondre le mieux aux possibles exigences des professionnels. « Les écoles ont su intégrer les mutations du langage photographique initiées notamment par l'appropriation de cet outil par les artistes plasticiens, observe Armelle Canitrot, chef du service

PHILIPPE GUIONIE / MYOP Ganvié, Bénin, 2000

« J'ai fait de l'histoire-géo, puis j'ai basculé dans la photo. Tout ça grâce à Willy Ronis qui a remarqué mon reportage sur le Bénin », raconte le photographe, aujourd'hui enseignant à Toulouse.

photo du quotidien "La Croix". Ouvertes à toutes les pratiques photographiques (artistique, documentaire, studio, photojournalisme...), elles ont contribué à améliorer la production et la maturité des écritures photographiques. Ceux qui en sortent savent regarder et interroger le réel, et sont soucieux de lui donner la forme la plus adéquate. Ces compétences et ces différents registres photographiques sont précieux pour un journal. »

Cependant, une école suffit-elle à faire un bon photographe ? « Certainement pas, s'amuse Nadège Abadie, récemment diplômée. L'école n'est qu'un passage, un outil. Elle n'apprend pas à regarder, mais aide à développer le regard. Pour avancer, il faut constamment exercer son œil, se nourrir à côté, continuer à aller dans les musées et se servir de tout ce que l'on a pu faire avant d'intégrer ce cursus. » ● S.P.